La Suisse vue par un Français

Autor(en): **Chamson-Aldebert, Max**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique franco-suisse**

Band (Jahr): **29 (1949)**

Heft 12

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-888432

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LA SUISSE

VUE PAR UN FRANÇAIS

par

Max Chamson-Aldebert

Chef du service de la propagande
au Commissariat général au tourisme français

Vous êtes sans guide ?

Le gardien de la cabane du Hörnli nous regardait.

Nous étions trois Français, deux hommes, une femme ; nous avions déposé nos sacs et nos piolets dans un coin du refuge, fuyant l'auberge et sa table d'hôtes.

— Et la dame ? elle a déjà fait de la montagne ?

— Jamais, répondis-je, agacé, oubliant à dessein de mentionner que notre camarade avait déjà gravi trois cimes des Dolomites, quelques jours auparavant.

Le gardien nous tourna le dos.

— S'ils se tuent...

Il n'avait pas besoin d'achever sa phrase. Mon camarade et moi, habitués de tous les hauts massifs français et connus de tous les gardiens de cabanes, savions ce que ce grognement voulait dire :

— S'ils se tuent ces trois-là, c'est encore des gars de chez nous qui iront les descendre.

La nuit fut mauvaise.

C'était notre première nuit dans un refuge suisse. La présence du Cervin était sur nous.

A trois heures, esclave de son métier, le gardien nous réveille.

Il ne dit rien.

Silencieux, nous nous habillons.

Déjà presque toutes les cordées sont parties. Dans la paroi les lanternes vacillent. Nous grimpons vite, dépassons plusieurs caravanes. Avec le jour, l'escalade sous Solvay nous aiguillonne ; à peine si nous nous arrêtons sur le pas de la cabane.

A sept heures et demie, deuxième cordée, nous foulons la première cime : l'Italie et la Suisse sont à nos pieds.

La lente redescente nous met à midi au Hörnli. Notre

jeune amie a marché comme un montagnard confirmé. Sur la porte, le gardien nous guette. Je lui jette un regard. Son visage s'éclaire :

— Venez boire un verre, nous dit-il.

Si je raconte cette anecdote, c'est parce qu'elle me paraît contenir toutes les raisons que j'ai d'aimer la Suisse. Toutes les bonnes raisons et toutes les raisons banales.

Les banales, parce que, Français, je suis aussi montagnard, et qu'il n'est pas difficile, pour un alpiniste, d'aimer le paradis de la haute-montagne et de se sentir fraternel des hommes qui vivent, leur vie entière, à l'altitude. Déjà à Zurich, à Genève, à Berne, un piolet sur le bras ou les skis sur l'épaule vous font marcher plus droit sur l'asphalte et non trébucher comme sur le pavé parisien, sous les regards ironiques.

Toutes les bonnes raisons aussi, puisque c'est en Suisse, à Zermatt ou à Grindelwald, que j'ai appris, comme à Zurich ou à Genève, que le Suisse n'est pas un homme à qui on en « remontre ».

A Paris ou à Lyon, un piolet fait l'alpiniste. Pas à Chamonix bien sûr, pas plus qu'à Lauterbrunnen ou à Saas. Mais à Berne non plus, ni même à Neuchâtel, le piolet ne fait pas l'alpiniste. Pour notre gardien du Hörnli, ignorant si nous étions ou non des montagnards, mon ami et moi avions l'air de deux polissons traînant, vers les sommets sacrés de la Suisse, une jeune fille naïve et confiante. Mais quelques heures plus tard, nous rentrions, sans accroc, sans fatigue apparente : et nous avions droit au verre de Fendant.

Ainsi, lorsque le train ou l'avion m'emporte vers la Suisse, je ne rêve pas, comme tant d'autres, au Ranz des vaches ou au chocolat, mais à ce regard de l'homme qui veille sur la destinée du Hörnli et à quatre verres qui s'entrechoquent. Je sais, passé cette frontière, si une politesse exquise doit m'accueillir, que je serai choqué souvent par une lassante sollicitude qui se marie si bien à l'accent traînant des Suisses français : je sais qu'on me dira : « Ne faites pas cette montagne, cela n'est pas prudent. » Je sais, amateur de courants d'air, qu'une vieille dame fermera la fenêtre de mon compartiment ; et si ce n'est elle, ce sera le contrôleur qui désignera, d'un air sévère, l'avis : « En hiver, prière de tenir les fenêtres fermées. » Je sais que, quelquefois, je jetterai un papier dans la rue et qu'un agent...

Mais je sais aussi, par expérience, que la montagne une fois bien vaincue, le gardien sera mon ami, que le contrôleur, si je suis seul, admettra que j'aie besoin d'air et de lumière, que la vieille dame a raison, que l'agent de police comprendra que je suis... français.

La Suisse est le pays de la confiance.

Je ne sais si mes compatriotes la voient ainsi. C'est pourtant ce qui me frappe avant tout : avant même les grandes orchestrations de la nature, avant le Cervin, avant les lacs, avant les durs labeurs de l'homme, avant le Jungfraujoch ou les barrages monstrueux. Car, en dehors de l'âme des peuples, tout le reste n'est que curiosité, coutumes, folklore, photographies. On peut toujours trouver de bonnes ou de mauvaises raisons d'aimer ou de haïr un peuple ; plus difficile est de découvrir sa profonde spiritualité. J'ai cru sentir, en Angleterre, que la qualité maîtresse de l'Anglais est ce contre quoi toute l'histoire de France semble s'inscrire : la fidélité. Et l'Allemagne n'est-elle pas, ironie qui nous est tellement amère : le pays de l'hospitalité ? Et nous-mêmes, Français, jetés par l'Histoire dans les pires contradictions, encore enchaînés à tant de tabous religieux et civiques et par trop élevés dans les fausses gloires de grandeur militaire et de brutalité, ne sommes nous pas le pays de la raison et, peut-être, de la liberté ?

La Suisse est le pays de la confiance. Même si certains comportements, certaines défiances a priori des Suisses semblent s'inscrire en faux contre ce fait. Car, lorsque je suis en France, j'ai confiance en la Suisse et lorsque je suis en Suisse, j'ai confiance en chacun. Qui pourrait dire que chaque Français — fils de la raison et de la liberté — est un être raisonnable épris de liberté ? Qui dirait d'un Anglais : il sera toujours fidèle ! de l'Allemand, hospitalier ? Le Suisse est parfois méfiant, mais donne confiance, car il est confiant profondément.

Peut-être est-ce en cette qualité première que réside le secret de ce pays : petit par sa superficie, mais présent cependant au sein de l'Europe parce que confiant en sa géographie ; équilibré (d'une manière qui nous paraît parfois petite bourgeoise) mais si parfaitement parce que confiant en ses œuvres ; libre, c'est-à-dire sans attaches vaines, parce que confiant en son avenir ; courageux, c'est-à-dire réfléchi, parce que confiant en la fatalité des choses et de l'Histoire ; et hospitalier, parce que confiant toujours envers et contre tous.

Ainsi, à des degrés différents, toutes les qualités de l'homme se retrouvent chez ce peuple, mais soudées par une qualité première, exceptionnelle, unique, qui les auréole et constitue le visage, non pas apparent, mais profond et secret, que l'on découvre lentement en se penchant vers un regard.

Ce regard de l'homme du Hörnli.

Et tout le reste est paysage.

Jean Chauvy Aldebert